bienfaiteurs inconnus qui avoient payé à sa grand'mère une petite pension, et elle avoit entendu par hasard, pendant que sa grand'mère vivoit encore, que le fonds remis aux mains de Levenhaupt pour cet usage étoit épuisé. Il ne pouvoit plus la tromper sur ce point, et l'inquiétude et le chagrin que lui donnoit cette pensée affectant sa santé, elle tomba dans la langueur et perdit une partie des belles couleurs dont la nature avoit jusques-là embelli ses joues.

Toute la famille fut affectée douloureusement de la voir en cet état; mais M. Levenhaupt seul en devina la cause. Ses yeux pénétrans avoient observé les émotions qu'elle éprouvoit

biens, et sans chercher à adouc
malheurs de ses semblables, en
faisant quelque part de son abond
Aussi la compassion qu'il avoit sou
refusée aux autres, lui étoit ma
nant refusée par ceux qui trembl
devant lui avant que le malheu
abattu sa hauteur et ammolli sa
reté. Dans cette situation, il ne
voit attendre de consolation qu
la famille du bon ministre, et il n'
pas trompé dans son attente. Phé
distribuoit ses aumônes, et le pl
qu'elle avoit à soulager l'infortu
à sauver un malheureux des horr
du besoin, se fit aussi sentir à
qui l'employoient à ces bonnes acti
et qui jusques-là n'avoient connu

a48467 43

PQ
2271
.H16
M4
1800z
SMRS

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES

DE HOFFMAN.

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES

DE HOFFMAN.

Beatus ille qui procul negotiis. . . .
HORACE.

A PARIS,

CHEZ { HUET, libraire, rue Vivienne, n°. 8;
{ CHARRON, libraire, passage Feydeau.

AN 10.

MES SOUVENIRS,

OU

RECUEIL

DE POÉSIES FUGITIVES.

L'HERMITAGE.

IDYLLE.

J'HABITE sous un toît rustique,
Des ans et des vents respecté,
Et couvert d'un tilleul antique
Que mes bons aïeux ont planté.

Ma demeure n'est pas brillante,
Mais je trouve dans ma maison
Le frais, dans la saison brûlante,
Le chaud, dans la froide saison.

Du nectar et de l'ambroisie
J'ignore le charme enchanteur ;
Mais j'ai ce qu'il faut pour la vie,
Et peut-être pour le bonheur.

De mon lit j'apperçois l'aurore
S'éveiller et sourire aux cieux :
Mes rideaux blancs qu'elle colore,
Se teignent de pourpre à mes yeux.

Près de mon asyle champêtre,
Un parterre de mille fleurs
Étend le long de ma fenêtre
Un tapis de mille couleurs.

De ces fleurs récemment écloses,
Zéphyre m'apporte l'odeur ;
Je ne respire que fraîcheur,
Je ne respire que des roses.

Bientôt je savoure le lait
Qu'une jeune Io me procure ;

Simple et frugale nourriture :
Mais c'est Claudine qui le trait.

Claudine est blonde, jeune et belle ;
Toujours elle chante, elle rit :
Claudine n'a pas grand esprit,
Mais ses yeux bleus en ont pour elle.

Elle touche à cet heureux tems
Où l'on aime si bien la vie :
C'est la fleur que seize printems
N'ont point encore épanouie.

Claudine éveille le desir,
Claudine..... chut, muse indiscrète :
Elle n'est pas le seul plaisir
Que je goûte dans ma retraite.

Quand le soleil, du haut des cieux,
A doré les monts et la plaine,
Je vais d'un regard curieux
Visiter mon petit domaine.

L'œillet, la rose, l'oranger,
La vigne, la simple fougère,
Le petit bosquet, le verger,
Tout reçoit un coup-d'œil de père.

Je vais par un soin amusant,
Qui du tems passé me console,
Épier si le fruit naissant
Paroît sous la fleur qui s'envole.

Satisfait de voir qu'à mes yeux
Tout rit et promet l'abondance,
Je réfléchis sur l'espérance,
Et je m'en retourne joyeux.

Repas simple, mais délectable,
Qu'assaisonne la liberté,
Appelle bientôt à ma table
Trois convives pleins de gaîté.

Ces convives, on les devine;
Malgré ma médiocrité,

Trois amis ne m'ont point quitté ;
Bacchus, l'Amour et ma Claudine.

Après midi, quand la chaleur
Du zéphyre a tiédi l'haleine,
Près du bassin de ma fontaine
Je vais respirer la fraîcheur.

C'est là qu'une onde caressante
Qui sort en fuyant du rocher,
M'offre sur la mousse naissante
Doux repos que j'y vais chercher.

Avant que son gentil murmure
Dans le sommeil plonge mes sens,
Je jette des yeux languissans
Sur les charmes de la nature.

Bientôt mon œil plus assuré
S'élève aux cieux; il les mesure,
Et parcourt ce dôme azuré
Qui couronne un lit de verdure.

Déjà mes regards échappés
Percent au séjour du tonnerre ;
Mais trop d'éclat les a frappés,
Ils redescendent vers la terre.

J'y vois les détours du ruisseau
Que forme l'eau de ma fontaine,
Et qui se perd sous le berceau
D'une caverne souterraine.

C'est là qu'une foule d'échos,
Cachés sous la grotte profonde,
Répète le chant des oiseaux
Et le gazouillement de l'onde.

Cette eau qui fuit loin de ces bords
M'inspire un peu de rêverie ;
Je pense au cours de notre vie...
Mais heureusement je m'endors.

Dans le tourbillon d'un doux songe
Mes yeux ont vu mille beautés :

Songe n'est pas toujours mensonge,
Claudine étoit à mes côtés.

Je m'éveille et la vois sourire...
Quel feu soudain vient m'embrâser !
J'ai mille choses à lui dire...
Mille choses ! c'est un baiser.

L'ombre de la forêt voisine,
Avant-courière de la nuit,
En s'alongeant vers mon réduit
Me dit d'y ramener Claudine.

Mes amis, tel fut le destin
Du jour qui vient de disparoître ;
Sera-t-il aussi beau demain ?
L'espérance me dit : Peut-être.

Ainsi le tems, d'un vol léger,
M'offre chaque jour ce que j'aime ;
Mon plaisir est toujours le même,
Mais je n'en voudrois pas changer.

CHANSON.

Un jour sous la coudrette,
L'Amour
S'en vint dire à Lisette
Bonjour !
La jeune bergerette
Le vit,
Et sitôt la pauvrette
Rougit.

Le dieu qui voit son trouble
Subit,
D'empressement redouble,
Et dit :
Vous savez bien, bergère,
Charmer ;
Il faut encor, ma chère,
Aimer.

Avec un doux sourire,
Un mot,
Rend un cœur qui soupire
Bien sot;
La jeune bachelette
Se tut,
Mais son ame jeunette
S'émut.

Tandis qu'elle palpite
De peur,
L'Amour saisit bien vite
Son cœur:
Dès qu'il en fut le maître,
Il rit,
Et puis le petit traître
Partit.

Tandis que la victime
Gémit,

L'ingrat, fier de son crime,
S'enfuit.
Plaignez, jeune fillette
Lison;
Et profitez de cette
Leçon.

A ROSE.

AIMABLE fleur à peine éclose,
Défiez-vous de Cupidon;
Il regrettera le bouton,
Quand il aura fané la rose.

ÉPIGRAMME.

J'AIME l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talens, les vertus, la science
Et les plaisirs, enfans de l'abondance ;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités ;
J'aime un ami presque autant que moi-même,
J'aime une amante un siècle et par delà ;
Mais, dites-moi, combien faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela ?

QUATRAIN.

FEMMES, que le plaisir enchante,
Vous ne redoutez pas les ravages du tems ;
La vanité vous dit encor vingt ans,
Quand l'almanach vous dit quarante.

L'AMOUR-PROPRE
ET
LA MODESTIE.
FABLE.

Dans les tems reculés de la mythologie,
Au beau milieu de la céleste cour,
On vit naître le même jour
L'amour propre et la modestie.
Ce couple, dit Jupin, nous vient fort à-propos:
La modestie avec les sots
Ira toujours de compagnie;
L'amour-propre, au contraire, ira chez le génie,
Et le consolera de ses nomb-eux travaux.
Mais le destin à barbe grise,
En décida bien autrement.
Ah! vous le devinez, sans que je vous le dise:
La modestie épousa le talent,
Et l'amour-propre épousa la sottise.

L'avis de Jupiter étoit plus consolant.

ROMANCE.

En voyant fuir le tems de ma jeunesse,
Sans m'attrister, je disois l'autre jour :
Plus de l'amour n'aurai la douce ivresse;
Mais plus n'aurai cuisans chagrins d'amour.

Amour m'entend, d'un nouveau trait me blesse,
Et le malin vient me dire à son tour :
Plus tu n'auras de ma tant douce ivresse,
Mais bien encor cuisans chagrins d'amour.

Le petit traître ! il tient bien sa promesse,
Et j'aime, hélas ! sans espoir de retour :
Mais si d'amour n'ai plus la douce ivresse,
Gardons au moins tant doux chagrins d'amour.

Qui sut aimer au tems de la jeunesse,
Voudroit aimer jusqu'à son dernier jour.
Qui sut aimer, même dans sa vieillesse,
Regrette encor tant doux chagrins d'amour.

LE SONGE DES DEUX BERGERS.

FABLE.

Au beau milieu d'un champ que le soleil brûloit,
L'autre jour en sursaut deux bergers s'éveillèrent,
Et tous deux ils se racontèrent
Le songe qui les agitoit.
Quelle frayeur ! dit l'un ; dans une nuit profonde
J'ai cru voguer sur le vaste Océan,
Quand tout-à-coup un terrible ouragan
M'a fait aller dormir jusques au fond de l'onde.
Et moi, répondit l'autre, armé comme un soldat,
Je crus aller, j'allois tout tremblant à la guerre ;
Mais un coup de mousquet m'a fait mordre la terre
Dans le premier feu du combat.
Licas les écoutoit, passant par aventure :
Mes amis, leur dit-il, vos rêves sont fort beaux :
Mais si vous ne songiez qu'aux paisibles travaux
Que vous a prescrits la nature,

Vous ne rêveriez que troupeaux,
Que moutons, chiens et pâturages,
Et les combats ni les naufrages
Ne troubleroient votre repos.

QUATRAIN.

Si vous êtes dans la détresse,
O mes amis! cachez-le bien;
Car l'homme est bon, et s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.

L'ORIGINE DU DRAME.

Quand de Sapho les jeunes prosélytes,
Au cœur brûlant, aux regards hypocrites,
Par les douceurs d'un art tout féminin
Charmoient l'oubli du sexe masculin,
On n'a point vu leur fureur libertine
Se féconder dans leurs baisers menteurs.
Et de tout tems la matrone Lucine
A dédaigné leurs stériles ardeurs.
Mais de nos jours au milieu du Parnasse,
De deux tendrons le couple fortuné,
Au grand regret de Phœbus étonné,
Vient de donner un germe de sa race.
Au seul récit de cet étrange hymen,
Mon cher lecteur, sans beaucoup d'examen,
A reconnu Melpomène et Thalie;
L'une si belle, et l'autre si jolie,
Et pour leur fils ce drame bazanné,
Rieur amer et pleureur forcené.

Le nouveau né suivit la double trace
De ses parens, et leurs diverses lois ;
Mais voulant rire et pleurer à-la-fois,
On dit qu'il fit une horrible grimace.
A son aspect tout le Pinde frémit ;
A ses accens, Apollon le maudit :
Ses deux mamans de honte se cachèrent,
Et pour leur fils trois fois le renièrent.
Mais un conseil qui bientôt s'assembla,
Fixa le sort du nouveau phénomène ;
Sous les lauriers qui bordent l'hipocrène,
Le blond Phœbus en ces termes parla :
Puisque ce monstre, enfant de deux pucelles,
Est né chez nous, qu'il y reste avec elles.
Mais en vertu de notre autorité,
Nous l'excluons de l'immortalité ;
Et si jamais une muse facile
S'amourachoit de ce drame éhonté,
De par le Styx ! elle sera stérile :
Monstre jamais n'eut de postérité.

ROMANCE.

N'avoir qu'une seule pensée,
N'éprouver qu'un seul sentiment,
Avoir toujours l'ame oppressée
Par un chagrin plein d'agrément;
Voir et sentir toujours de même
Matin et soir et nuit et jour:
Voilà comme on est quand on aime,
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Quitter sa mie avec tristesse,
Et vouloir être au lendemain;
La revoir avec douce ivresse,
Trembler en lui prenant la main;
Ne parler que pour dire j'aime,
Le répéter le long du jour,
Le lendemain dire de même:
Voilà le mal qu'on nomme amour.

Regarder comme un bien suprême
La plus légère des faveurs,

Ressentir un tourment extrême
A la moindre de ses rigueurs ;
Pleurer, rire, espérer et craindre,
Jouir et souffrir tour-à-tour :
Si c'est un mal, faut-il s'en plaindre ?
C'est le doux mal qu'on nomme amour.

QUATRAIN.

J'ENTENDS toujours l'homme crier misère,
Et chaque jour accuser le destin ;
Mais chaque jour, on attend, on espère,
Et chaque jour, nous vivons pour demain.

A CELLE QUI S'Y RECONNOITRA

Il ne faut plus songer à moi,
Me dit hier dame Lucrèce :
A l'hymen j'ai donné ma foi,
Je lui dois toute ma tendresse.

Recevez ce baiser bien doux,
Pour prix de votre amour sincère ;
Mais par respect pour mon époux,
Oubliez que je vous fus chère.

Baisez encor, baisez ces yeux
Qui vous causent tant de souffrance ;
Mais que ce soit pour nos adieux,
Et que ce soit sans espérance.

Ah ! si jamais je m'enflammois,
L'amour me tourneroit la tête,
Et j'aimerois trop si j'aimois :
Mais, grace au ciel ! je suis honnête.

Comme elle péroroit ainsi,
J'entends du bruit à la fenêtre;
Voilà mon pauvre cœur transi:
Fuyons, c'est le mari, peut-être.

Non, messieurs, c'étoit un amant
Qui venoit..... vous devez m'entendre,
Et qui toussoit impoliment,
Parce qu'il s'ennuyoit d'attendre.

LES ADIEUX.

ROMANCE.

Je souffre, hélas ! sans espérance,
D'un mal que rien ne peut dompter ;
Mon seul remède est dans l'absence :
Faut-il partir ? faut-il rester ?
Mais desirer toute sa vie,
Et ne jamais rien obtenir ;
Toujours aimer ingrate amie,
C'est trop de mal : il faut partir.

Pourtant un jour, m'a dit Glycère,
Mon cœur ne peut te résister :
Amitié tendre est ton salaire.
Ah ! répondis-je, il faut rester.
Mais soupirer toute sa vie
Sans faire naître un seul soupir ;
Brûler d'amour pour froide amie,
C'est trop de mal : il faut partir.

Si pourtant cette amitié tendre,
A chaque jour peut s'augmenter,
Et si l'amant peut s'y méprendre,
Ah ! je crois, moi, qu'il faut rester.
Non, non, mon cœur en vain l'espère,
Et dès demain il faut partir ;
Mais aujourd'hui, dis-moi, ma chère,
Quand ton ami doit revenir.

LISE,

OU

LE PETIT ROMAN.

Sous une paupière innocente,
Elle cachoit un œil malin ;
Elle étoit lascive et décente,
Son esprit étoit simple et fin.
Toujours maîtresse de sa tête,
Caressant ou piquant le goût,
Avec adresse elle étoit bête,
Elle étoit vierge et savoit tout.

Le doux aveu, le *je vous aime*,
Bien sagement fut reculé ;
Le délire du baiser même
Par la raison fut calculé.

Quand elle m'eut tourné la tête,
Croyant encor mieux m'attacher,
Elle feignit d'être plus bête :
Moi je l'étois sans y tâcher.

Tout bienfait a sa récompense ;
Le moment fatal arriva :
Je vis de tout près l'innocence,
Et notre roman s'acheva.
Hélas ! au premier tête à tête,
Tout le prestige disparut :
Soudain, je cessai d'être bête,
Mais c'est la belle qui le fut.

POUR ELLE.

ROMANCE.

Sombre et douce mélancolie
M'occupe la nuit et le jour ;
Ne dites pas que c'est folie :
Tristesse est aimable en amour.
Fille sensible autant que belle,
En me blessant m'a su charmer :
Je veux enfin vous la nommer.....
Eh bien, oui : mes amis, c'est elle !

Oui, c'est elle ! c'est elle-même !
Eh ! pourrois-je la nommer mieux !
Le nom de celle que l'on aime
Ne se lit-il pas dans les yeux ?
Ah ! voyez ma peine mortelle,
Voyez mon trouble à chaque instant :
Souffrirois-je, aimerois-je autant.....
Si j'en aimois une autre qu'elle ?

Je ne fus pas toujours à plaindre,
Un baiser paya mon amour ;
Mais le destin va nous contraindre
A nous séparer sans retour.
Trop malheureux et trop fidèle,
Je l'aime, hélas ! et je la fuis :
Mes tristes jours, mes longues nuits.....
Il faudra les passer loin d'elle.

Aisément vous pourrez connoître
Celle qui cause mon tourment,
Si par fois vous voyez paroître
Fille au regard triste et charmant :
Dans sa douleur encor plus belle,
Se trahissant par un soupir,
Et regardant sans voir venir.....
Mes amis, vous direz : c'est elle.

LE MÉNAGE TROUBLÉ.

FABLE.

Après six ans de mariage,
Blaise, avec sa femme Isabeau,
Faisoit encore bon ménage.
Pour prix d'un exemple si beau,
Dans la maison chacun fut sage,
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé quand il sauva de l'eau
Les restes de l'humaine engeance,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or il advint qu'un jour de fête,
Blaise but tant qu'il en perdit la tête.
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant ?
Notre ivrogne battit sa femme :
Pour calmer son dépit, le soir la belle dame

A son tour étrilla l'enfant ;
L'enfant pinça le chien, le chien mordit la chatte ;
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha je ne sais où :
Enfin d'un coup de dent l'écureuil en colère
Au pauvre oiseau tordit le cou.

Ainsi la faute d'un seul fou
Trouble une république entière,
Et le forfait du coupable puissant,
Est toujours expié par le foible innocent.

ROMANCE.

LAISSE-MOI mon repos,
Trop aimable ennemie,
Ou partage mes maux,
Ou guéris ma folie.
Ah! dis-moi de te fuir,
Donne m'en le courage:
C'est assez pour souffrir
D'emporter ton image.

Chaque jour je te vois,
Je languis, je soupire;
Si je parle, ma voix
Sur mes lèvres expire:
De cesser de souffrir
Puis-je avoir l'espérance,
Quand je crains de guérir
De si douce souffrance?

Par le fer du chasseur,
Une biche blessée,
Va portant dans son cœur
Le trait qui l'a percée :
Pareil sort loin de toi
Me menace en ma fuite,
Car je porte avec moi
Ce qu'il faut que j'évite.

Le serment de chérir
Cette douce ennemie,
Le serment de la fuir,
De la fuir pour la vie,
Sont gravés de ma main ;
(Mais par un sort contraire :)
Le premier sur l'airain,
L'autre sur la poussière.

MES REGRETS.

STANCES.

De l'âge heureux de l'innocence,
J'ai perdu le calme enchanteur;
Douces erreurs de mon enfance,
Vous ne charmerez plus mon cœur.

Au lieu du plus riant mensonge,
J'ai vu la triste vérité:
Malheureux! j'ai vu fuir le songe;
Le regret seul m'en est resté.

Hélas! il m'en souvient encore;
L'haleine des légers zéphyrs,
Le tendre incarnat de l'aurore,
Étoient moins purs que mes desirs.

Un arbre étoit une Dryade,

Dont les bras m'offroient un berceau ;
Mon œil cherchoit une Naïade
Au fond du plus petit ruisseau.

Plein d'une imposante magie,
Quand j'entèndois siffler les vents,
C'étoit toûjours quelque génie
Qui maîtrisoit les élémens.

La nuit avoit sa jouissance ;
Tous ses fantômes me plaisoient :
J'aimois son ombre, son silence ;
J'aimois l'horreur qu'ils me causoient.

J'aimois l'histoire extravagante
D'un loup-garou, d'un revenant ;
A son récit, mon ame errante
Suivoit l'esprit en frissonnant.

Mais l'heure sonne, mon enfance
Va s'éclairer d'un nouveau jour.

Mon cœur s'émeut, un dieu s'avance ;
J'ouvre les yeux : je vois l'amour.

O prestige ! ô magique ivresse !
Dans cet âge délicieux,
Une amante est une déesse,
Qui pour nous seuls quitte les cieux.

Ainsi je caressois l'image
De ce bonheur qui s'envoloit :
Il a passé comme un nuage ;
L'amour m'a paru tel qu'il est.

Ce n'est plus cet enfant aimable,
Si vrai, si naïf et si doux :
Ce n'est plus qu'un dieu de la fable,
Et la fable n'est rien pour nous.

Tu n'es plus, heureuse ignorance ;
Avec toi j'ai vu fuir l'amour :
Hélas ! n'ai-je plus l'espérance
Avec toi de renaître un jour ?

Quand le cercle des destinées,
Au tombeau nous aura conduits,
Reviendrez-vous, jeunes années,
Dont je n'ai pas connu le prix ?

QUATRAIN.

L'AUTRE jour un auteur demandoit à Florville :
Pourquoi me sifflez-vous ? Le siffleur répondit :
Monsieur, c'est qu'il est plus facile
D'acheter un sifflet que d'avoir de l'esprit.

LE BAISER.

ROMANCE.

Sur le gazon, dans la prairie,
Licas au déclin d'un beau jour,
Demandoit à sa douce amie
Le salaire de son amour.
Elle se tait; c'est faire entendre
Que son ami peut tout oser :
Licas aimoit d'amour bien tendre;
Il se contenta d'un baiser.

O volupté, bonheur suprême !
Combien leur cœur furent émus !
Un baiser vaut mieux quand on aime,
Que tout, si tôt qu'on n'aime plus.
Couple charmant, dans ton délire
Garde-toi bien de tout oser;
Ce doux moment doit te suffire;
On est heureux par un baiser.

Mais plein du feu qui le dévore,
Licas heureux et non content,
Se plaint, demande et veut encore...
Hélas ! nous en ferions autant.
De Cloris l'œil humide et tendre,
Lui dit qu'il peut encore oser :
Mais cette fois ce qu'il sut prendre
Ne se nomme pas un baiser.

Depuis ce jour, j'entends la belle
Dire par-tout avec douleur,
Que son Licas est infidèle,
Qu'il l'abandonne à son malheur.
Je plains l'ennui qui te dévore :
Mais, hélas ! pourquoi tant oser ?
Ton Licas t'aimeroit encore
S'il n'avoit reçu qu'un baiser.

Et vous, si près d'une maîtresse,
Vous sentez croître le desir,
Ah ! prolongez sa douce ivresse ;
Sachez qu'attendre c'est jouir.

Malgré le feu qui vous dévore,
Gardez-vous bien de trop oser :
Vous aimerez demain encore
Si vous n'obtenez qu'un baiser.

QUATRAIN.

La mort est bien épouvantable,
Me disoit-on ; je le sais bien ;
Elle a pourtant ceci d'aimable :
Quand on est mort, on n'en sait rien.

L'ORIGINE DU MAL.

Sur les religions, quand je réfléchis bien,
Parmi les contes bleus, dont l'histoire nous berce,
Je m'arrête toujours au dogme de la Perse,
Et je serois manichéen,
Si je ne préférois encor d'être chrétien.
La bel'e invention que ce manichéisme !
Comme il sait rendre compte et des biens et des maux !
Que j'aime à voir ce fameux schisme,
Entre deux tout-puissans, l'un de l'autre rivaux !
De là vient que de ces deux êtres
Le mauvais fit le mal, et le bon fit le bien ;
Le mauvais fit le chat, et le bon fit le chien,
Du moins c'étoit ainsi que pensoient nos ancêtres ;
Et je me suis toujours douté
Que cet article-là de la bible persane
Fut jadis chez nous transporté ;
Car les fils de Zerdust appeloient Ariman,

Ce que nous nommons Diable, Astharot ou Satan,
De l'empire infernal invisible Sultan.
En un point seulement notre dogme diffère :
Dieu règne, nous dit-on, de toute éternité ;
Le diable, c'est une autre affaire,
Sa noblesse n'a pas la même antiquité,
Et chez Zoroastre, au contraire,
Il existoit entr'eux parfaite égalité,
Si ce n'est que le diable a toujours su mieux faire
Ce qu'il avoit prémédité.
Mais au lieu des grands noms d'Arimane, Oromase,
Qu'un pédant mettroit en tout lieu,
Approuvez, cher lecteur, que, bannissant l'emphase,
Je dise bonnement, le diable et le bon dieu.
Or, le bon dieu fit l'homme ; et cet ouvrier sage,
Le fit si bien à son image,
Que les anges émerveillés,
Prenant le mortel pour dieu même,
Devant lui saintement se sont agenouillés,
Le saluant, en chœur, du nom d'être suprême.

C'est ainsi qu'autrefois, par une illusion,
Sysigambis la vieille, et Statira la tendre,
Tombèrent à genoux devant Héphestion,
Qu'elles prenoient pour Alexandre.
Mais le diable voyant, du fond d'un soupirail,
Du dieu, son ennemi, le chef-d'œuvre céleste,
Il emporte soudain l'infernal attirail,
Il traverse les airs, d'un vol rapide et leste,
Il frappe, il entre, il crie, au monarque des cieux :
Tout beau ! si tu fis bien, je prétends faire mieux.
Le très-haut rioit dans son ame,
Et croyant être le vainqueur,
Il disoit d'un souris moqueur :
Que diable fera-t-il ? Le diable fit la femme ;
Il anima son corps d'une subtile flamme,
Et pour mieux différer de l'autre créateur,
Il la fit en dedans semblable à son auteur.
L'œuvre fait, il fallut décider la querelle ;
On recueillit les voix du brillant comité :
L'angélique sénat, sans partialité,

Jugea la femme la plus belle ;
Et dieu fut bien confus, lorsque l'homme enchanté,
Quitta son créateur pour courir après elle.
Hélas ! depuis ce jour, il n'eut plus de repos ;
Il maudit, mais suivit sa compagne infernale,
Jusqu'à ce qu'il trouva cette pomme fatale
D'où nous sont venus tous nos maux.

Enfans célestes que nous sommes,
A quoi nous a servi ce titre précieux ?
L'homme devoit un jour mener la femme aux cieux,
Et la femme a damné les hommes.

UN PREMIER AMOUR.

ROMANCE.

L'HOMME, selon son caractère,
Cherche à varier ses destins :
Mille plaisirs sont sur la terre,
Mille fleurs sont dans nos jardins.
Plus d'une agréable folie
Vient nous séduire tour-à-tour ;
Mais il n'est rien dans cette vie
De plus doux qu'un premier amour.

Il est des amours de tout âge ;
L'homme est inconstant et léger :
Quel que soit le nœud qui l'engage,
Dès qu'il possède, il veut changer.
Une nouvelle fantaisie
Viendra l'occuper quelque jour ;
Mais que je le plains, s'il oublie
L'objet de son premier amour !

L'autre soir, la beauté que j'aime,
Sous un berceau, dans un jardin,
Pour prix de ma tendresse extrême,
M'abandonna sa belle main.
Baiser une main qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour,
Un regard m'en fit plus encore:
C'étoit à mon premier amour.

Hier, à l'heure où tout sommeille,
Cloris, lasse de refuser,
Sur sa bouche humide et vermeille,
Me laissa cueillir un baiser.
Baiser la bouche qu'on adore
Est un grand plaisir; mais un jour,
Une main m'en fit plus encore:
C'étoit à mon premier amour.

D'une beauté plus indulgente,
J'obtins dans de plus doux momens,
Pour prix de ma flamme éloquente,

Ce tout desiré des amans.
Ce tout de celle qu'on adore
Est un grand plaisir ; mais un jour,
Un baiser m'en fit plus encore :
C'étoit à mon premier amour.

Comme un autre je fus volage,
Comme un autre je fus heureux :
Plus d'une a reçu mon hommage ;
Pour plus d'une j'ai fait des vœux.
Ces souvenirs de ma jeunesse
Pourront s'effacer pour toujours ;
Mais je veux, jusqu'en ma vieillesse,
Chanter mes premières amours.

PARIS DÉTRUIT.

IDYLLE.

Un jour, sur les bords de la Seine,
Le vieillard Philémon conduira ses enfans ;
Et l'heureuse famille assise sous un chêne,
Du père écoutera les chants.

« Vous voyez, mes enfans, ce fleuve si tranquille
Dont l'onde rafraîchit le pied de ces forêts :
Aujourd'hui, grace au ciel ! son rivage est l'asyle
De la candeur et de la paix.
Sur ses paisibles bords règne un profond silence :
Nous pouvons librement, dans ces rians déserts,
Elever jusqu'aux cieux notre reconnoissance ;
Un calme saint protège nos concerts,
Et le cri des méchans ne vient point dans les airs
Troubler les vœux de l'innocence.
Ce bois religieux, ce bois dont le regard

Perce à peine la nuit obscure,
Semble dire que la nature
L'a toujours défendu des outrages de l'art.
Tout semble retracer l'image
De cette auguste antiquité ;
Tout semble nous offrir de l'heureux premier âge
L'imposante simplicité ;
Tableau touchant, tableau sublime
De ces jours de paix où le crime
N'étoit point encore inventé.
Ces chênes surannés, ces masses de verdure,
Ce limpide ruisseau qui gazouille, murmure
Et qui serpente en liberté,
L'homme exempt de méchanceté,
La femme exempte d'imposture,
De nos pasteurs la rustique gaîté,
De nos enfans l'ingénuité pure,
Feroient croire à mon cœur qu'en ce lieu respecté,
La nature encor vierge étale sa parure
Et sa première majesté.

Comme tout a changé ! Jadis sur ces rivages
La main de l'homme éleva des palais ;
Les palais ne sont plus ; et ces vastes forêts,
Et ces délicieux ombrages
Qui du tems semblent des bienfaits,
Du tems attestent les ravages.
Jadis ce séjour enchanté,
Dont la richesse nous étonne,
Ce côteau blanchissant où l'œil est arrêté,
Ce pré vaste et fleuri que l'horison couronne
S'enfermoient dans les murs d'une seule cité :
Espace trop étroit pour un peuple innombrable !
O mes enfans ! ce n'est point une fable :
A nos pères, jadis, nos aïeux l'ont conté.
Là s'étaloient le luxe et la magnificence,
La molle oisiveté, l'indolente opulence :
C'est ici qu'une digue, ouvrage des humains,
Resserroit l'onde fugitive ;
C'est là qu'un arc de pierre arrondi par leurs mains,
Marioit l'une à l'autre rive,

Et des chars fastueux voloient rapidement,
Suspendus sur ce fleuve où la rame craintive
Ose à peine agiter un perfide élément.
Ici, dans des jardins où l'onde prisonnière
Dormoit en de larges canaux,
Les tilleuls odorans, les flexibles ormeaux
Se dépouilloient de leur forme première,
Et leurs fronts inclinés se courbant en berceaux,
Prêtoient à la paresse une ombre tutélaire.
Hélas! que reste-t-il de tant d'objets si beaux?
Le tems a moissonné cette cité superbe;
Ses vestiges épars se dérobent sous l'herbe,
Et les fleurs des gazons tapissent des tombeaux.

Sous ces arbres touffus et sombres,
Si je m'égare quelquefois,
Mon œil d'un peuple entier croit voir errer les ombres;
Je crois entendre encor leurs gémissantes voix.... »

A ces mots règnera le plus morne silence.
Saisis d'un saint effroi, les enfans, le vieillard,

Soulevant jusqu'aux cieux un timide regard,
Adoreront du tems l'invisible puissance.
Enfin, les yeux lassés d'un si triste tableau,
Ils quitteront ces lieux, théâtre des ravages;
Et le cœur accablé de ces sombres images,
Ils prendront en pleurant le chemin du hameau.

LA SEMAINE.

Lundi, je vis, j'aimai Colette;
Mardi, je déclarai mes feux;
Mercredi, je fus malheureux;
Jeudi, je plus à la folette:
Vendredi, pleura la pauvrette;
Samedi vit combler mes vœux;
Et dimanche.... j'aimois Lisette.

LES ADIEUX.

ROMANCE.

Le sort commande, il veut que je te quitte;
Il faut céder à son injuste loi :
Console-moi, dis-moi que dans ma fuite
Ton cœur s'échappe et s'éloigne avec moi.

Songons, Eglé, dans les maux de l'absence,
Au seul moyen qui peut les adoucir ;
De nos beaux jours gardons la souvenance,
Et que nos pleurs soient encore un plaisir.

Moins malheureux, je verrai ton image
Dans un climat qui ne te vit jamais ;
Puisse des vents le rapide message
Te rapporter les vœux que j'aurai faits !

Quand les oiseaux annonceront l'aurore,
Levons au ciel nos regards inquiets ;

Et nos regards se confondront encore
En se fixant sur les mêmes objets.

Quand de Phébé la lumière tremblante
D'un voile pur aura blanchi les cieux,
Regardons-la : sa clarté bienfaisante
Me renverra tout l'éclat de tes yeux.

Belle Phébé, si jamais l'inconstance
De mon Eglé vient m'enlever le cœur,
Ne m'ôte pas la douce confiance ;
Ah ! par pitié laisse-moi mon erreur.

Que chaque nuit ta clarté lui rappelle
Tous les plaisirs que nous avons perdus :
Ces doux momens où tu me vis près d'elle,
Dis à son cœur qu'ils nous seront rendus.

Daigne sourire, indulgente déesse,
A tous les vœux que nous t'adresserons :
Tu recevras, tu nous rendras sans cesse
Tous les baisers que nous nous enverrons.

L'HISTOIRE DU LUXE.

Le luxe, un jour, nâquit de l'abondance.
Chacun se réjouit; on le trouvoit charmant,
Mais on eut un pressentiment
Qu'on se repentiroit de la réjouissance.

Enfant, il fut criard; jeune, il fut libertin;
Le tems développa son méchant caractère:
A ses vices bientôt il ne mit plus de frein,
Et finit par tuer sa mère.

Ne croyez pas que ce brutal
Ait long-tems joui de son crime:
De ses vices bientôt il devint la victime,
Et mourut dans un hôpital.

L'ABSENCE.

ROMANCE.

J'y songerai toute ma vie ;
Voilà le lieu
Où ma tant belle et douce amie
Me dit adieu :
Chaque jour au même bocage
Je viens exprès,
Et ne trouve sous le feuillage
Que des regrets.

Pourtant, moi qui suis tant à plaindre,
Je fus heureux ;
Trop heureux j'étois loin de craindre
Ce coup affreux.
Toujours auprès de ce que j'aime
Sous ce berceau,

Mon plaisir fut toujours le même,
Toujours nouveau.

En vain, touchante souvenance,
Vous me flattez :
Au lieu d'adoucir ma souffrance,
Vous l'augmentez.
Quand on est loin de ce qu'on aime,
Plus de plaisir !
Le souvenir du plaisir même
Coûte un soupir.

L'IDOLE DU SIÈCLE.

Il est un dieu que tout mortel encense ;
Aucun de nous n'échappe à sa puissance ;
Il est charmant, et tous les autres dieux
Sans celui-là déserteroient les cieux.
C'est pour lui seul que l'amoureuse Flore
S'épanouit, se pare, se colore ;
C'est pour lui seul que l'ardente saison
Brûle nos champs, fait mûrir la moisson ;
C'est pour lui seul que la jeune bergère
Prend en secret le chemin de Cythère ;
C'est par lui seul, enfin, que nous vivons,
Faute de lui, lecteur, nous périssons.
Quel est son nom ! je l'ai lu dans l'histoire,
Car nos savans parlent beaucoup de lui :
On l'a nommé, si j'ai bonne mémoire,
L'Amour jadis, et Plutus aujourd'hui.

L'ERREUR
ET
LA VÉRITE.
FABLE.

La Vérité, fille des cieux,
Descend quelquefois sur la terre ;
L'Erreur, d'un vol audacieux,
S'élève quelquefois au séjour du tonnerre.
Après plus d'un voyage, un jour chez les mortels
Ces deux divinités ensemble descendirent,
Et toutes les deux prétendirent
Qu'on leur élevât des autels.
Aussi-tôt, grand débat. L'enfant de la folie,
L'homme, du merveilleux amateur empressé,
Trouvoit l'une plus belle et l'autre plus jolie,
Et dans son choix flottoit embarrassé.
L'Erreur s'en apperçut, et dit à sa rivale :

Voyons qui de nous deux méritera le mieux
Les honneurs et l'encens que l'on réserve aux dieux
Disputons ce grand prix, et que chacune étale
Ses qualités, ses droits et ses dons précieux.
Vérité, c'est à vous de parler la première.
La Vérité parla : Mortels, écoutez bien,
Dit-elle ; vains mortels, hélas ! vous n'êtes rien.
Bizarre composé d'orgueil et de poussière,
Le néant vous attend au bout de la carrière ;
Vous allez disparoître, et malgré vos efforts,
Chaque instant, même heureux, nous conduit chez les morts.
Insensés, vous vous croyez sages ;
Toujours enfans, toujours sourds à ma voix,
Vous n'agissez que par de sots usages,
Que vous osez nommer des loix.
Vous vous trompez tous à-la-fois ;
Infidèles époux de femmes infidelles,
Mauvais fils ou mauvais parens,
Victimes ou bourreaux, esclaves ou tyrans ;
De ce que vous blâmez vous offrez les modèles ;

Vains atômes. . . . L'Erreur interrompt brusquement :
Mortels, n'en croyez rien, la Vérité vous ment ;
Vous êtes tous parfaits, admirables, sublimes,
Grands dans tous vos projets et même dans vos crimes ;
Charmans dans vos plaisirs, superbes dans vos maux,
Vous êtes tous des dieux parmi les animaux.
Amans, aimez d'adorables amantes,
Vos feux sont purs, ils sont constans ;
Vos amis sont tous vrais, vos femmes sont charmantes.
A compter d'aujourd'hui vous serez tous contens ;
Si ce n'est pour toujours, du moins c'est pour long-tems.
Ne songez à la mort qu'avec indifférence :
Elle est si loin de vous ! Peut-être désormais
Ne viendra-t-elle plus, car ma sœur l'Espérance
Va trouver le secret de ne mourir jamais.
Non, vous ne mourrez point. . . . A ces mots, le vulgaire,
Qui de la Vérité ne se soucioit guère,
Avec un sot transport se prosterne aux genoux
De l'Erreur, qui dès-lors habita parmi nous.
La Vérité s'indigne ; elle fuit et s'envole

Vers la voûte azurée où le tems la console.
On la regrette en vain ; nos vœux sont superflus :
La déesse est au ciel, et n'en descendra plus.

A LISE.

Aimer est doux, plaire l'est davantage ;
Le premier est mon lot, le second est à vous ;
Mais je préfère mon partage :
Je n'aime que vous seule, et vous plaisez à tous.

LE PILOTE
ET
LES MATELOTS.
FABLE.

Ce que je vais conter, et que je nomme fable,
Est pourtant une vérité :
Pour toucher, aujourd'hui, c'est peu du vraisemblable ;
Il faut de la réalité.

Sur un vaisseau chargé d'un nombreux équipage,
Commandoit un pilote sage :
A tous ses matelots il ne prescrivoit rien
Qu'avec douceur, et réfléchissoit bien
Avant que de rien entreprendre.
Différent des autres marins,
Il avoit le cœur droit, pieux, sensible et tendre,
Et les sentimens plus humains
Que d'un homme de mer on n'en devoit attendre.

Mais un pilote, hélas! doit-il être si doux?
Aux yeux des matelots, cette extrême sagesse
Étoit ignorance, ou foiblesse :
Cette funeste erreur fut la perte de tous.
Par lui désobéir, d'abord ils commencèrent;
Bientôt après le méprisèrent
Et l'outragèrent;
Puis, comptant sur leur nombre et sur l'impunité,
Après l'avoir noirci d'un forfait inventé,
Les scélérats l'assassinèrent.
Lui mort, les matelots, sans honte et sans regrets,
Chantèrent son trépas, en buvant à longs traits.
Pour jouir promptement des revenus du crime,
Chacun s'appropria les biens de la victime,
Et le droit du plus fort leur servant de raison,
Ils pillèrent la cargaison.
Tant que la mer fut calme, ils firent grande chère,
Buvant, jurant, sacrant selon leur caractère,
Et du défunt dévorant les trésors,
Non sans frayeur, mais sans remords.

Le bonheur des méchans passe comme un nuage.
Le ciel devint obscur, l'océan s'agita,
Et contre ces brigands, Eole suscita
Le plus épouvantable orage.
Il falloit manœuvrer : mais dans tout l'équipage,
Chacun se croit pilote, aucun ne veut servir ;
Du gouvernail chacun court se saisir ;
Jusqu'au mousse, chacun prétend régler l'ouvrage ;
Tous veulent commander, et personne obéir.
Ils avoient force bras ; mais n'ayant plus de tête,
Ils font tant et si mal, que le pauvre vaisseau,
Sans voiles et sans mâts, battu par la tempête,
Ouvert par-tout, et faisant eau,
Sous l'abîme des mers va trouver son tombeau.

CHANSON.

QUAND Lise étoit encore enfant,
Et c'étoit la saison dernière ;
Quand Lise étoit encore enfant,
On la caressoit tant et tant !
A présent elle est déjà fière,
Et la friponne s'en défend :
Ah ! Lise, l'heureux moment,
Quand tu n'étois qu'un enfant !

Je cueillois un si doux baiser
Sur les lèvres de l'innocence,
Je cueillois un si doux baiser,
Qui sembloit alors t'amuser.
Il te plairoit encor, je pense ;
Eh ! pourquoi donc le refuser ?
Ah ! Lise, l'heureux moment,
Quand tu n'étois qu'un enfant !

Quoi, déjà cet air de hauteur
Au sortir de la simple enfance !
Quoi, déjà cet air de hauteur
Dément ton heureuse candeur !
Hélas ! en perdant l'innocence,
On a donc perdu le bonheur !
Ah ! Lise, l'heureux moment,
Quand tu n'étois qu'un enfant !

Crains les zéphyres séducteurs,
Charmant bouton qui vient d'éclore ;
Crains les zéphyres séducteurs,
Conserve tes vives couleurs.
Sois bouton, s'il se peut encore ;
Le tems, le tems fane les fleurs.
Ah ! Lise, l'heureux moment,
Quand tu n'étois qu'un enfant !

LE PROVINCIAL A PARIS.

STANCES.

Enfin, j'ai vu la ville immense
Où les Provinciaux vont chercher le bonheur ;
J'ai dit, en la voyant : quelle magnificence !
Le monde est un grand corps dont Paris est le cœur.

J'ai vu ces tours où l'art insulte à la nature :
Temples saints que l'orgueil bâtit ;
J'ai vu ces longs bosquets, colosses de verdure,
Et ces palais si grands où l'homme est si petit.

Dans des chars transparens, où le luxe se joue,
J'ai vu des dieux nonchalamment portés ;
J'ai mieux fait que les voir, ils m'ont couvert de boue :
Noble émanation de leurs divinités.

J'ai vu multiplier les muses et les graces ;
J'ai vu, sur quatre ou cinq parnasses,

Le chaste Chérubin et le décent Jeannot ;
Les prisons de Sed... et les cercueils d'Ar....

Dans un temple de la magie ,
Où les arts alliés joignent leur énergie ,
J'ai vu des paladins , (rare et sublime effort !)
Danser à l'agonie et même après la mort.

J'ai vu des nymphes surannées
Inscrire sur leurs fronts le chiffre de vingt ans ;
J'ai vu des fleurs d'hiver et des roses fanées
Disputer la fraîcheur aux filles du printems.

J'ai vu mainte Laïs , en habit de bergère ,
Afficher le plaisir , le chagrin dans le cœur ;
Et des Vénus dans la misère ,
Crier : venez ici , nous vendons le bonheur.

Dans ce Paris , enfin , chacun veut aller vivre ;
C'est le rendez-vous des souhaits :
Cependant je n'y vis jamais
Un seul homme content , à moins qu'il ne fût ivre.

LA ROSE
ET
L'IMMORTELLE.
FABLE.

DANS un bosquet, la rose et l'immortelle
Prirent dispute un beau matin.
Vous qui de ces deux fleurs ornez votre jardin,
Écoutez leurs raisons, et jugez la querelle.

La rose disoit : je suis belle.
Fille de Flore et du Zéphyr,
Je m'ouvre en saluant l'aurore ;
Je vois à mon aspect tout le ciel s'embellir,
Et les rayons du jour me recherchent encore
Lorsque dans l'onde ils vont s'ensevelir.
Des doux pleurs du matin, mes feuilles imbibées,
Et vers mon sein vermeil mollement recourbées,
Forment une grotte d'amour
D'où s'exhale une odeur qui parfume le jour.

J'accompagne Vénus, je flotte à son corsage ;
Et lorsque dans Paphos on lui vient rendre hommage,
Les amours ont souvent douté
Laquelle plaisoit davantage
Ou de la fleur ou de la déité.
Enfin, mon doux parfum, mon éclat, ma verdure,
Fixent autour de moi les amours du canton,
Et j'orne du plus beau fleuron
La couronne de la nature.
Ma sœur, vous vous vantez toujours,
Reprit l'humble immortelle, et vous n'êtes pas s
Plus que moi, je le sais, vous plaisez aux amou
Mais j'ai sur vous un bien grand avantage :
Vous mourez avec les beaux jours,
On me voit briller à tout âge.

O vous ! en qui la vanité
Fait préférer à tout la gloire d'être belle,
Retenez bien cette moralité :
Sexe charmant, la rose est la beauté,
Mais le talent est l'immortelle.

LE TOMBEAU.

ROMANCE.

DANS un désert loin du hameau,
Sous un peuplier solitaire,
Hilas éleva ce tombeau,
Et sa main grava sur la pierre :
« Quiconque en ce lieu passera,
» De douces larmes versera ».

Assis au pied du monument,
Fidèle à l'ombre qu'il adore,
Hilas lui conte son tourment,
Il lui parle, il l'appelle encore :
Écoutons ce qu'il va chantant,
Croyant que sa Lise l'entend.

Hélas ! tout près de nous unir
Par le saint nœud du mariage,

J'ai vu ma belle se mourir,
Encore au printems de son âge.
Moi qui vivois pour l'adorer,
Je reste ici pour la pleurer.

Ici j'ai reçu pour adieux,
Pour dernier gage de sa flamme,
Le dernier regard de ses yeux,
Le dernier soupir de son ame.
Cette ame pure s'exhala,
Et puis vers le ciel s'envola.

Voici le lieu de son trépas;
C'est là que j'enfermai moi-même,
Celle qui mourut dans mes bras,
Et mourut en disant je t'aime.
Le monde n'a plus rien de beau,
Plus rien pour moi que ce tombeau.

Je vous demande une faveur,
Dieux qui m'avez séparé d'elle,

Au moins laissez-moi la douceur
D'expirer où mourut ma belle.
Amour ! Amour ! quand je mourrai,
Dis-moi si je la reverrai.

QUATRAIN.

QUAND on n'a rien obtenu de sa mie,
On est rêveur, mais on espère avoir ;
Et quand l'amour a comblé notre envie,
On est heureux, mais que devient l'espoir ?

MON BONHEUR.

Ma foi ! j'aurois tort de me plaindre
Quand tout me dit d'être joyeux :
A quoi sert d'espérer ou craindre,
Puisqu'ici tout est pour le mieux ?
Si je pense à la politique,
Que de gloire ! que de profit !
Je vis dans une république,
Et je suis libre, à ce qu'on dit.

Si je sors, vingt fois dans la rue
L'on s'informe de ma santé ;
Bien poliment on me salue ;
De me voir on est enchanté ;
De plus, maîtresse que j'adore,
Bien sincèrement me chérit :
Et puis, quelle maîtresse encore !
Elle est fidelle, à ce qu'on dit.

Si de l'orgueil j'ai la foiblesse,
J'ai bien de quoi me contenter :
En tout lieu je trouve sans cesse
Quelque sot qui vient me flatter.
Je fais mille et mille distiques
Dont par hasard l'un réussit ;
On m'accable de cent critiques :
C'est de l'honneur, à ce qu'on dit.

Il est vrai que j'avance en âge,
Et que par un sort affligeant,
Chaque jour trouve en mon ménage
Plus de soucis et moins d'argent.
Je vois s'enfuir à tire d'aîles,
Amours, santé, plaisirs, esprit ;
Mais qu'importent ces bagatelles !
Je suis heureux, à ce qu'on dit.

Enfin, même en perdant la vie,
Lecteur, je n'aurai rien perdu :
Un article *Nécrologie*

Vous apprendra que j'ai vécu ;
Mais la mort en coupant ma trame
Ne pourra rien sur mon esprit,
Et j'en rirai, puisque mon ame
Est immortelle, à ce qu'on dit.

TRIOLET.

Si j'aime encore, et j'aimerai,
Ferai-je encore une folie ?
Tout me dit que je souffrirai,
Si j'aime encore, et j'aimerai.
Vous pour qui seule je vivrai,
Répondez-moi, belle Zélie :
Si j'aime encore, et j'aimerai,
Ferai-je encore une folie ?

LE SINGE
ET
LE BŒUF.

FABLE.

DEVANT un bœuf fort sérieux,
Un singe gambadoit, faisoit mainte grimace,
Et se tourmentoit de son mieux.
A tous ces jolis tours le bœuf est tout de glace,
Et sur le baladin fixant ses deux gros yeux,
Il ne laissa pas même échapper un sourire.
Le stupide animal, disoit le bateleur!
Voyez comme il ressent la gaîté que j'inspire.
Très-sot, répond le bœuf, j'en conviens de bon cœur:
Tu veux pourtant que je t'admire.

AUX FEMMES.

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous ;
Vous avez un parler plus doux,
Vous avez un plus doux sourire ;
Mais pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mes dames, il faut encor dire :
Vous savez mieux tromper que nous.

LA MORT.

STANCES.

Cette mort dont la main sûre
Met un terme à nos travaux,
Est l'abri que la nature
Nous donna contre les maux.
Quoi ! son aspect t'épouvante !
Ah ! mortel, songes-y bien :
Future elle te tourmente,
Présente elle n'est plus rien.

Les frayeurs qu'elle a données
En font l'unique tourment ;
Crainte depuis tant d'années,
Elle passe en un moment.
Tout meurt, tout fuit, tout s'écroule,
Tout a souffert, expiré :
Du sable que mon pied foule,
Chaque atôme a respiré.

Hélas ! notre tems se passe
A mesurer notre tems ;
C'est en raccourcir l'espace
Que d'en conter les instans.
Moissonnons les fleurs écloses,
Et le bandeau sur les yeux,
Prenons un chemin de roses
Pour rejoindre nos aïeux.

Vois-tu l'onde fugitive ?
C'est l'image de nos jours :
Ni la digue, ni la rive
Ne peut arrêter son cours ;
Là, coulant sur la verdure,
Là, fuyant dans les déserts,
Elle porte son murmure
Dans le vaste sein des mers.

Dans l'aurore de la vie
Les jeux font tous nos plaisirs ;
A cette heureuse folie

Succèdent d'autres desirs :
Bacchus, dans notre vieillesse,
Fait oublier les amours ;
La mort vient, le charme cesse,
Et nous dormons pour toujours.

Bravons la parque ennemie,
Vivons. Eh ! ne sais-je pas
Que le sentier de la vie
Doit me conduire au trépas ?
Cent jours passés de notre âge
Ne sont pas cent jours perdus,
Mais cent pas vers le rivage
Où nous ne souffrirons plus.

Pense à cette nuit charmante,
Où dans les bras du repos
Ton ame assoupie, absente,
Te laisse oublier tes maux :
N'est-elle pas préférable
Aux plus délicieux jours ?...

Ce moment si desirable,
Meurs, il durera toujours.

Fuyez de mon cœur paisible,
Sentimens tumultueux ;
Bercez mon ame sensible,
Abandon voluptueux :
Que chaque jour de ma vie,
Heureux jusqu'à son déclin,
Soit une rose cueillie
Qui s'effeuille dans ma main.

LA FAUSSETÉ.

CONTE.

DANS les tems si vantés, où le séjour céleste
Étoit peuplé de trois cents dieux,
Les plus doux passe-tems des habitans des cieux,
Étoient le vol, l'adultère et l'inceste.
Dans ces jours fortunés d'innocence et de paix,
On bâtit des temples aux vices,
Et les hommes dans leurs forfaits,
Avoient toujours des patrons pour complices.
Vous pensez que la vérité,
Chez ces messieurs étoit fort incommode,
Aussi par-tout la fausseté
Étoit la déesse à la mode.
Mais le père des dieux, l'inexorable tems,
Qui dévore tous ses enfans,
Lassé de leurs mauvais exemples,
Anéantit ce peuple de brigands,

Renversa leurs autels, dispersa leur encens,
Et laissa seulement subsister quelques temples,
De sa fureur antiques monumens.
Ainsi périt cette race immortelle.
On m'a dit cependant, je ne l'assure pas,
Que dans la chûte universelle,
La fausseté put seule échapper au trépas :
Quand elle vit le tems s'avancer pas à pas,
Et lever l'arme meurtrière,
On dit qu'elle sut s'y soustraire
Par un beau compliment que ce dieu crut sincère,
Et fit tomber la faulx de son terrible bras.
Mais elle abandonna la céleste contrée :
Seule elle s'ennuyoit sous la voûte azurée,
Et vint se loger à Paris,
Qui fut pour elle un nouvel empirée.
Chez les grands et chez les petits,
Chez les sots et les beaux esprits,
Aussi-tôt elle fut admise ;
A son accent, à son souris,

Chacun la prit pour la franchise.
Ceux qui m'ont fait ce conte ont encore ajouté,
Que pour régner en sûreté
Sur les habitans de Lutèce,
La déesse quitta le nom de fausseté,
Et se nomma la politesse.

LA SOIRÉE D'ÉTÉ.

IDYLLE.

VOLEZ, soufflez sur ces vertes fougères,
Galans zéphyrs, ministres de l'amour,
Rafraîchissez le sein de nos bergères,
Et, balancés sur vos aîles légères,
Opposez-vous à la chaleur du jour.

Du midi la brûlante haleine
A tiédi le crystal des eaux;
Couchée au pied de ses roseaux,
La naïade respire à peine;
Les feux qui dévorent la plaine
Font cesser le chant des oiseaux.
Sortez de vos grottes humides,
Zéphyrs légers, accourez tous;
Soufflez sur ces ondes limpides,
De vos aîles caressez-nous.

J'entends déjà leur troupe obéissante
Murmurer doucement dans le feuillage épais ;
Je sens du soir la fraîcheur renaissante :
Le jeune ormeau de ces forêts
Agite sa cîme tremblante ;
Un air pur, un vent doux et frais
Frémit autour de mon amante.
C'est ici, ma Mirthé, qu'habite le bonheur.
C'est pour nous seuls que la nature
Orna cet asyle enchanteur ;
L'amour étend pour nous ce tapis de verdure ;
Ce ruisseau dont l'onde est si pure,
Pour nous seuls de ces bords entretient la fraîcheur ;
C'est pour nous que son eau si doucement murmure.
Le mystère a courbé ces arbrisseaux en fleur,
Pour former cette voûte obscure.
C'est ici, ma Mirthé, qu'habite le bonheur.
Hâtons-nous d'en jouir : quand la saison cruelle
De ses tristes frimats couvrira le gazon,
Nous ne foulerons plus l'herbe tendre et nouvelle ;

Nous ne le verrons plus, le galant papillon,
Voler à Flore qui l'appelle ;
Nous ne l'entendrons plus, la voix de Philomèle ;
Nous ne l'entendrons plus, la naïve chanson
Que fredonne Licas assis près de sa belle.
L'hiver blanchira les côteaux
Où l'arbre de Bacchus étale un verd feuillage ;
L'hiver enchaînera les flots
Qui murmurent sous cet ombrage ;
Les fruits, les roses passeront,
Les bergers, les agneaux rentreront au village,
Et les plaisirs disparoîtront.
Nous te perdrons aussi, fugitive jeunesse ;
Comme un éclair léger tu vas t'évanouir :
Nous voyons dans ces fleurs l'image du plaisir ;
Nous verrons dans l'hiver l'aspect de la vieillesse.
Saisissons le bonheur, et mortels imprudens ;
N'attendons pas l'hiver pour jouir du printems
Vois-tu l'astre qui nous éclaire,
Vers l'occident précipiter son cours ?

Mirthé, c'est l'heure où les amours
Dans les bois de Paphos accompagnent leur mère.
Suivons-les, hâtons-nous de voler sur leurs pas;
Marchons au doux son de leurs lyres....
Mais, que dis-je, insensé! Le bonheur n'est-il pas
Par-tout où je te vois, par-tout où tu respires?
Ce ne sont point les bosquets de Vénus
Qui dispensent le bien suprême:
O mon amante! on a tout quand on aime;
On perd tout quand on n'aime plus.

LA ROSE
ET
LE BOUTON.
FABLE.

UNE rose encor nouvelle
Disoit un jour au bouton :
Voyez, petit avorton,
Voyez, comme je suis belle !
Moi, dont s'exhale toujours
Une odeur suave et pure ;
J'étale aux yeux des amours
L'ornement de la nature,
Et vois croître tous les jours
Le luxe de ma verdure,
Et l'orgueil de mes atours.
Mais vous, qui commencez d'être,
Dans un berceau resserré,

Vous végétez ignoré
De zéphyr, qui vous fit naître.
Le bouton ne répond rien
A ce superbe langage ;
Mais le tems le vengea bien
De la rose et de l'outrage.
Déjà, déjà la chaleur
A fait fuir la douce aurore :
Le soleil le fait éclore,
Le soleil flétrit sa sœur.

La rose est la jouissance,
Le bouton est l'espérance :
Choisissez, ami lecteur.

LA NOUVEAUTÉ.

FABLE.

Aux lieux où règne la folie,
Un jour la nouveauté parut :
Aussi-tôt chacun accourut ;
Chacun disoit : Quelle est jolie !

Ah ! madame la nouveauté,
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure ;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint. Elle se montra
Aussi brillante que la veille :
Le premier qui la rencontra
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

L'ORAGE.

La campagne languissoit,
Aride, embrâsée,
Et Flore dépérissoit
Faute de rosée.
D'Aurore les tendres pleurs
Ne pouvoient suffire,
Tout brûloit l'émail des fleurs,
Même le Zéphyre.
Enfin le ciel se couvrit,
On reprit courage;
Mais une autre frayeur prit,
C'étoit un orage.
Déjà le vent déchaîné
Fait frémir la terre;
Dans le nuage entraîné
Gronde le tonnerre;
Le crêpe affreux de la nuit

Cache la lumière ;
Le voyageur tremblant fuit
Sous une chaumière ;
Mais la peur qui l'y conduit
Entre la première.
Cependant de longs torrens
D'une fraîche pluie,
Humectent les prés mourans,
Leur rendent la vie ;
Déjà Flore a soulevé
Sa tige flétrie,
Et le gazon abreuvé
Rit dans la prairie.

Hier de même il m'advint
Que près d'Aspasie,
Une querelle survint,
C'étoit jalousie.
Dame discorde entre nous,
Crioit, faisoit rage ;

Mais l'Amour à nos genoux,
Rioit de l'orage.
Enfin ce dieu prévalut;
Douce paix fut faite,
Et l'orage me valut
Récolte complète.

ÉPITAPHE

D'UN ENFANT MORT AU BERCEAU.

Ci-gît, qui bien digne d'envie,
Mourut exempt de nos douleurs,
Et trouva le repos aux portes de la vie,
Sans l'acheter par des malheurs.

L'HOMME
QUI COURT APRÈS LE BONHEUR.
FABLE.

Un homme heureux, autant que l'on peut l'être
Le plus heureux de tous peut-être,
S'ennuyoit de son sort. L'homme est capricieux,
Le bien-être constant lui paroît ennuyeux ;
Il faut qu'il craigne ou qu'il espère ;
S'il est bien, il veut être mieux.
Hélas ! par un destin contraire,
Quand le plaisir vient sur la terre
Les desirs remontent aux cieux.
Bref, notre impatient se fourra dans la tête
Que le bonheur gissoit dans un endroit caché,
Et qu'il vouloit être cherché.
Plein de ce fol espoir, il part, rien ne l'arrête ;
Il marche, il marche, il marche, et parcourt au hasard,
L'Afrique, l'Amérique, et l'Europe, et l'Asie,

Pays blanc, pays noir, voire la Barbarie :
Peine et plaisir par-tout, de bonheur nulle part.
Il n'est pas rebuté. Chacun avoit beau faire,
Et beau dire : Restez chez nous,
Le bonheur est ici, notre climat est doux ;
Nous dansons, nous buvons, nous faisons bonne chère;
Nous connoissons l'amour, nous ignorons la guerre;
Nos maris ne sont pas jaloux ;
Nos femmes ne sont pas mégères ;
Nos amis sont francs et sincères ;
Nos poëtes ne sont pas fous ;
Et mieux que tout cela, nos sots savent se taire.
Damis (c'étoit son nom) Damis les croyoit tous ;
Le lendemain il croyoit le contraire.
Enfin après maint gros labeur,
Après maint et maint long voyage,
Damis devenu vieux n'en devient pas plus sage,
Et tout près du cercueil croit encore au bonheur.
Un jour qu'il s'égara dans une forêt sombre,
Il crut appercevoir, il apperçut dans l'ombre,

Un objet qui sembloit se dérober aux yeux.
Damis se hâte, approche, et voit un ancien temple
Qu'environnoit un bois silencieux.
Saisi d'un saint effroi, le voyageur contemple
Ce dôme suranné, dôme majestueux,
Dont le faîte sembloit se perdre dans les cieux.
Par un voile mystérieux,
Une main invisible en a caché l'entrée,
Et sur cette toile sacrée,
Le tems grava ces mots : *Point de maux en ces lieux.*
Dieux ! s'écria Damis ; je vais donc être heureux !
Soudain, plein d'un brûlant délire,
D'une main empressée, il soulève, il déchire
Le secret et fatal rideau :
Le temple s'ouvre... Ciel ! Damis voit un tombeau.

Que de petits Damis je vois dans ce bas-monde !
Légers, impatiens, jouets d'un fol orgueil,
Ils vont courant les mers et la machine ronde,
Et travaillent cent ans à gagner un cercueil.

BONHEUR
ET
MALHEUR.
CONTE.

Bonheur et Malheur sont deux frères,
Mais ennemis ;
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Mais sont amis.
Malheur à la figure noire,
Fut peu fêté ;
Bonheur fut, comme on le peut croire,
L'enfant gâté.
Le couple eut à peine atteint l'âge
Où l'on s'instruit,
Qu'au collége du voisinage
Il fut conduit.
Malheur avoit fort bonne tête
Et de l'esprit,

Mais Bonheur étoit un peu bête,
Et rien n'apprit.
Malheur à travailler sans cesse
Fut condamné ;
Monsieur Bonheur à la paresse,
Fut destiné.
Pourtant dame Philosophie,
S'en enticha,
Et pour époux toute la vie
Le rechercha.
Mais las, Bonheur de la Folie
S'amouracha.
Malheur ne plaisoit à personne,
Il étoit laid ;
Mais l'orgueil que le savoir donne
L'en consoloit.
Qu'arriva-t-il ? Bonheur peu sage,
Bientôt vieillit ;
Il devint timide, volage,
Il s'amollit ;

Mais Malheur en butte à l'orage,
Point ne foiblit,
Il vainquit tout, et son courage
L'énorgueillit.
Pourtant, enfin, au mariage
Chacun pensoit,
Pour charmer les ennuis de l'âge,
Qui s'avançoit,
Bonheur épousa l'Inconstance,
Il dépérit;
Malheur, qui plut à l'Espérance,
Enfin sourit.

LA VIE ET LA MORT DE L'AMOUR.

FABLE.

L'an, je ne sais combien, la dame de Cythère
Accoucha d'un petit poupon,
Bien joli, bien gentil : Amour étoit son nom.
Demander quel étoit son père,
C'est indiscrète question,
Jamais la chose n'est bien claire ;
Mais très-certainement Vénus étoit sa mère.
En naissant, le petit poupon
Fit à tous un malin sourire,
Qui fit bien soupçonner qu'il ne seroit pas bon ;
Mais il étoit joli, cela devoit suffire :
Belle bouche a toujours raison.
Dans un moment cette naissance
Fit du bruit dans les environs :

Jeunes filles, jeunes garçons,
Hommes, femmes de tous cantons
Accoururent en diligence.
Le petit drôle fut fêté
Pendant une semaine entière,
Puis fut élevé dans Cythère
En véritable enfant gâté.
Pour sa nourrice on choisit l'Espérance,
Fort bonne femme, et qui berçant très-bien,
Endormoit le petit vaurien
Dans ses momens d'impatience.
Le voilà grand. Il faut un précepteur.
Qui prit-on ? un derviche, un philosophe, un mage ?
Non, sans doute. Eh ! qui donc ? On choisit le Malheur.
Le Malheur pour l'Amour ! hélas ! c'est bien dommage !
Dit mainte fillette en son cœur.
N'en dites point de mal, le Malheur est fort sage.
Si du jeune homme on eût suivi le goût,
Je crois que le Malheur n'eût pas été son maître ;
Mais c'eût été tant pis peut-être.

Bref, il fut fouetté ; mais il apprit beaucoup.
Voici son printems qui s'avance ;
Ne fuyez pas, moment flatteur.
Moment plus heureux qu'on ne pense :
Le printems de l'Amour est l'âge du bonheur.
Amour, fripon d'Amour, que tu fais de conquêtes !
Combien tu vas troubler de cœurs !
Combien tu vas tourner de têtes !
Combien tu vas faner de fleurs !
Ses coupables succès augmentoient sa licence :
Sûr de ses funestes appas,
Le petit scélérat a trompé la Prudence ;
A la naïve et timide Innocence
Il vient de causer le trépas,
La Vertu même est tombée en ses lacs.
Mais enfin chez la Jouissance
Des dieux, des justes dieux l'attendoit la vengeance :
Il trouve la mort dans ses bras.
Hélas ! que devint Cythérée,
Quand elle apprit ce triste évènement ?

L'Amour n'est plus ! Sort cruel, quel tourment !
Soudain cette belle éplorée
Se jette dans son char, et les aîles du vent
La transportent dans l'empirée.
Jupiter attendri, commande qu'à l'instant
Le char brillant de l'Espérance
Ramène Vénus dans sa cour,
Et le maître des dieux envoya l'Inconstance
Qui rendit la vie à l'Amour.
Mais pourtant qu'elle différence !
Vous ne reviendrez plus, délicieux momens
Qu'Amour passoit dans son enfance :
Age du vrai bonheur, vous n'avez qu'un printems.
L'aimable enfant vieillit, car tout vieillit au monde.
Après avoir volé de la brune à la blonde,
Abreuvé de dégoûts, épuisé de desirs,
Chez la Débauche enfin il chercha les plaisirs.
Je ne sais pas ce qu'il a fait chez elle ;
On m'a dit seulement que dans une querelle
Où la Débauche s'échauffa,

Cette bacchante l'étouffa.
Vénus veut se tuer ; mais elle est immortelle :
Elle eut beau se répandre en regrets superflus,
L'Amour pour cette fois ne ressuscita plus.

DISTIQUE

SUR L'HISTOIRE ANCIENNE.

L'ANTIQUITÉ des tems ressemble en ses effets,
Au disque de crystal qui grossit les objets.

L'OEIL
ET
L'OREILLE.
FABLE.

Un jour l'œil disoit à l'oreille :
Écoutez bien ;
Vous vous croyez une merveille :
Il n'en est rien.
Quand un sot parle, pour l'entendre
Faut vous prêter ;
Qu'un son soit aigre, dur ou tendre,
Faut l'écouter.
Je suis, soit dit sans vous déplaire,
Bien mieux construit,
Et ne crains pas d'être en colère
Au moindre bruit.
Je puis m'ouvrir à la lumière
Pour un tendron,
Et vîte fermer ma paupière

Sur un laidron.

Quand vous êtes près de Zélie,
Ne voyez pas
Combien elle est fraîche et jolie,
Qu'elle a d'appas ;
Ne voyez pas son teint d'albâtre,
Cet œil fripon,
Ces dents, ce cou que j'idolâtre,
Ce pied mignon.....
Lasse de ce vain étalage,
L'oreille dit :
Ami, songe donc qu'avec l'âge
Tout s'enlaidit.
Profite bien près de Zélie
De son printems ;
Mais tout se fane, tout s'oublie
Avec le tems.
Un jour son air sera moins tendre,
Son teint moins beau ;
Mais j'aurai plaisir à l'entendre
Jusqu'au tombeau.

LE MIROIR
ET
LE PORTRAIT.
FABLE.

Au tems jadis une femelle
Sans agrémens, sans esprit, sans beauté,
Et pourtant pas sans vanité,
Desira son portrait. Vint un enfant d'Appelle,
Qui l'orgna, dessina, mais sur-tout qui vanta
Toutes les graces du modèle.
Vous êtes charmant, lui dit-elle;
Mais ne me flattez point. Le peintre la flatta.
Le portrait fait, il l'apporta.
Dieux! quel plaisir! ô surprise charmante!
Mais c'est bien moi! mais, mais j'y suis parlante!
Parens, voisins sont accourus,
Qui répétèrent en chorus:
Il est parlant! mais c'est à s'y méprendre.
Si ce n'est que madame a l'air encor plus tendre,

Le coloris plus frais, plus de feu dans les yeux;
A cela près, le portrait est au mieux.
Ainsi dans l'art croyant voir la nature,
L'original admiroit la peinture
Sans se lasser de la revoir,
Quand par malheur la folle apperçoit un miroir.
Ciel! quelle horreur, dieux! quelle glace impure!
Que ce verre est mauvais! que ce miroir est faux!
Il m'a renversé la figure.
Vîte au miroir elle tourna le dos
Et caressa la miniature.

On chérit le flatteur qui cache nos défauts,
On fuit l'ami qui les censure.

L'AUTOMNE
ET
LE PRINTEMS.
FABLE.

L'AUTOMNE disoit au Printems:
Ne vantez plus les agrémens
Que vous procurez à la terre ;
Vous faites naître les desirs,
Et moi je donne les plaisirs :
Lequel des deux vaut mieux, mon frère ?
— Ma sœur, vous avez bien raison
De préférer votre saison,
Plus que la mienne elle est féconde :
Mais si je suis plus cher au monde,
C'est que les fleurs sont dans mes mains
L'espérance de la nature.

Je ressemble à l'amour, qui plaît plus aux humains
Par les biens qu'il promet, que par ceux qu'il procure.

THÉMIS, L'AMOUR ET LA RAISON.

FABLE.

Au tems de la gaîté, l'Amour et la Raison,
En manière de badinage,
Parièrent un ducaton
A qui péseroit davantage.
Le marché fait, les parieurs sont mis
Dans la balance de Thémis.
Cette déesse, alors, pesoit en conscience
Elle avoit un bandeau. La Raison l'emporta,
Et l'emporta si bien que Cupidon sauta
Au plus haut bout de la balance.
La Raison prit l'enjeu : Cupidon disputa,
S'écria, tempêta ; mais sur-tout inventa
Un plaisant moyen de vengeance.
Le lendemain il court chez la Raison :
Ah ! ah ! dit-il, ma belle dame,
Vous trichez donc ainsi le pauvre Cupidon !...

Ah ! je sais de vos tours ! Allons, tricheuse infâme :
Qu'on me rende mon ducaton.
La Raison répondit, vous plaisantez, je pense.
— Non, non, je ne ris pas, vous aviez mis du plomb
Dans un de vos souliers. — Bon ! quelle extravagance !
— Eh bien ! ce plomb-là vous confond.
— Allons, mon bon ami, vous êtes en démence ;
Et pour prouver mon innocence,
Si vous voulez, nous recommencerons.
Et bien ! répond l'Amour, nous nous repéserons :
Voyons, mettez au jeu, madame ;
Et pour que vous ne trichiez plus,
Je veux qu'on nous pèse tout nuds.
Je le veux encor bien, reprit la bonne femme ;
Et je prends à témoin votre mère Vénus.
Vénus sourit ; mais on voit qu'elle est mère.
Enfin les voilà nuds, chacun dans son plateau.
Avant de commencer, dit l'enfant de Cythère,
Thémis ôtera son bandeau
Pour mieux décider de l'affaire.

La raison y consent sans se douter du tour.
Thémis ouvre les yeux ; elle apperçoit l'Amour.
Elle veut être juste ; hélas ! sans qu'elle y pense,
L'Amour a fait tourner la chance.
L'Amour tout nud, pèse plus qu'on ne croit.
Enfin en rougissant, Thémis du bout du doigt,
Du côté du fripon fait pencher la balance.

STANCES

A L'ESPÉRANCE.

Eh quoi ! vous me trompez, séduisante Espérance,
Qui faisiez luire au loin les éclairs du plaisir !
Hélas ! je n'ai que vous pour calmer ma souffrance :
Vous montrez le bonheur, laissez-moi le saisir.

Bonheur tant desiré, n'êtes-vous qu'un mensonge ?
Ne charmerez-vous pas le printems de mes jours ?
Bonheur trop peu connu, si vous n'êtes qu'un songe,
Heureuse illusion, fais-moi dormir toujours.

Vous ressemblez, hélas ! à l'heure fugitive ;
L'instant qu'elle promet de loin nous réjouit :
Mais dès qu'elle a frappé mon oreille attentive,
C'en est fait, pour jamais elle s'évanouit.

Ainsi vous nous bercez dans l'aurore de l'âge ;
Ainsi vous nous bercez au déclin de nos ans :

Vous promettez toujours, Espérance volage,
Et vos appas trompeurs sont toujours séduisans.

Le jeune ambitieux, heureux à son aurore,
Dans le cours de cent ans ne voit aucun écueil;
Et l'infirme vieillard croit voir errer encore
Le fantôme d'un siècle autour de son cercueil.

Espoir consolateur, tout ressent ta puissance!
Veillant dans les palais, veillant dans les hameaux;
Appaisant la douleur, doublant la jouissance,
C'est ton bras qui soutient la chaîne de nos maux.

Ne m'abandonne pas; l'éclat de ta lumière
Pour être mensonger n'en sera pas moins beau;
Et quand je serai près de fermer la paupière,
Que je te voie encore, assis sur mon tombeau!

ÉLÉGIE.

Plus ne verrai,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrai
Ma douce amie :
Plus ne vivrai.
Tant doux bocage,
Qu'elle enchantoit ;
Joli rivage,
Où son image
Se répétoit ;
Oiseaux volages
Qu'elle appeloit ;
Tendres herbages
Qu'elle fouloit ;
Écho sauvage
Qui murmurois
Son doux langage ;

Gentil feuillage
Qui la couvrois
De ton ombrage,
Plus ne verrez,
C'est pour la vie,
Plus n'entendrez
Ma douce amie :
Vous périrez.
Adieu ! zéphyre :
Bientôt la mort
Va me conduire
Au sombre bord
Que je desire.
Chêne orgueilleux,
Roi du bocage,
Dont le feuillage
Couvroit nos jeux ;
Abri tranquille,
Qui tous les jours,
A nos amours

Servois d'asyle ;
Vaste berceau,
Retraite sombre,
Prêtez votre ombre
A mon tombeau.
Plus de la vie,
Plus ne verrai,
Plus n'entendrai
Ma douce amie...
Plus ne vivrai.

EPITRE

A MA CRUELLE.

Que tu te trompes, ma Sylvie,
Quand tu penses que ta froideur
Fait le désespoir de ma vie !
Est-ce donc un si grand malheur
Que d'adorer une maîtresse,
Qui ne veut de nous que le cœur,
Et dont l'éternelle rigueur
Éternise notre tendresse ?
Que je plains ces heureux amans
Qui n'ont plus de souhaits à faire !
Ils n'ont plus ces troubles charmans
Que nous donne l'espoir de plaire ;
Ils regretteront ces tourmens,
Enfans de la beauté sévère ;
Et ces chagrins pleins d'agrémens,

Qu'on ne connoît plus à Cythère.
Troubles divins ! que je préfère
A ce délicieux moment
Qu'on me refuse, et que j'espère,
Et qui fuit si rapidement.
C'est ce charmant desir, ma chère,
Toujours trahi, jamais éteint,
Qui prête aux roses de ton teint
L'éternel moyen de me plaire.
Oui, celui-là seul est heureux
Qui n'a pas tout ce qu'il desire :
Mon bonheur est d'être amoureux,
Mon plaisir est de te le dire.
Lisandre est aimé de Thémire,
Il n'a plus rien à desirer ;
Plus de trouble, plus de délire,
L'ingrat la voit sans soupirer.
Philis, le cœur rempli d'alarmes,
Près de Damis se désoloit ;
L'heureux Damis la regardoit,

Je n'ai pas vu couler ses larmes.
Philinte, en maître impérieux,
Règne sur la tendre Glicère ;
Le perfide semble honteux
D'avoir trop aimé sa bergère.
Ah ! si de l'excès du bonheur
On voit naître l'indifférence,
Combien ma pénible constance
Doit-elle être chère à mon cœur !
Va, ne crains pas que je t'accuse
De la rigueur de mes destins ;
Je chéris jusqu'à tes dédains,
Ils ont la vertu pour excuse :
Trop heureux de baiser ta main ;
Content si ta main s'y refuse :
Le fol espoir d'un lendemain
Me console, quoiqu'il m'abuse.
L'espoir, qui me trompe toujours
Sans fatiguer ma confiance,
Se plaît à nourrir mes amours

Des glaces de l'indifférence.
Hélas ! on ne peut réunir
Le plaisir de la jouissance
Au doux espoir de l'obtenir :
Ils nous faut être à l'avenir
Sans bonheur ou sans espérance.
Insensé qui se réjouit
D'avoir vaincu la beauté fière !
Le prompt moment dont on jouit
Vaut-il le moment qu'on espère ?
En vain, Tircis, me vantez-vous
Une félicité divine ;
Vos plaisirs sont toujours moins doux
Que les plaisirs que j'imagine.
Mon sort est plus cher à mon cœur
Quoique rempli d'inquiétude ;
Je vais lentement au bonheur,
Et vous courez à l'habitude.
Les vœux de Tircis sont remplis ;
Mais voyez le bel avantage,

Quand les miens seront accomplis,
Tircis sera déjà volage.
Achève, cruelle beauté,
De m'accabler de ta fierté ;
Mes maux flattent ta vanité,
Je les chéris, loin de m'en plaindre ;
Semblable à la Divinité,
Pour te faire aimer, fais-toi craindre.
Va ! quand nous sommes tous les deux,
Moi rempli d'amour et d'ivresse,
Toi sans desirs et sans tendresse,
Ne suis-je pas le plus heureux ?

LES TROIS AGES DE L'AMOUR.

J'aime l'amour dans son enfance,
Il est timide et caressant :
Le petit fripon en blessant
Imite si bien l'innocence !

Mais après les tendres aveux,
Tout-à-coup vous le voyez croître ;
C'est un jeune homme audacieux,
Qui d'esclave est devenu maître.

Hier enfant, homme aujourd'hui :
Mais demain, quelle différence !
C'est un vieillard qui meurt d'ennui
Dans les bras de la jouissance.

L'AMOUR
ET
CUPIDON.
CONTE.

L'Amour et Cupidon sont deux dieux différens,
Quoique n'en dise rien la fable :
L'un est ce bel enfant, doux, caressant, affable,
Véritable ami des amans ;
L'autre est cet effréné, libertin, indomptable,
Capable des excès les plus avilissans.
Ainsi dans l'amoureuse flamme
L'Amour est le tyran de l'ame,
Cupidon est celui des sens :
Notez bien ces deux points, ils sont intéressans.

Cupidon soupiroit pour la jeune Clicère,
Et n'osoit demander sa main ;
Il avoit bien raison, car son air libertin

Eût effarouché la bergère.
Il pria donc l'Amour, son frère,
De faire de sa part la déclaration.
Le petit séducteur se chargea de l'affaire,
Et s'acquitta fort bien de la commission :
Son air doux, innocent et tendre,
Prévint Glicère en sa faveur ;
Elle consentit à l'entendre ;
Bref, le fripon gagna son cœur.
Vous savez qu'il promit à Cupidon, son frère,
Qu'il ne séduiroit la bergère
Que pour la remettre en ses mains ;
Tout dépend des marchés et de l'art de les faire,
Entre les dieux comme entre les humains :
Et c'étoit par délicatesse
Qu'il en manquoit à sa maîtresse.
Il introduit dans la maison
Le vif et bouillant Cupidon.
Dans tout autre moment l'aspect du téméraire
Auroit fait frissonner la timide Glicère ;

Elle eût fermé les yeux sur ses atours trompeurs,
Elle eût fermé l'oreille à ses discours flatteurs;
Du vilain Cupidon la fourbe eût été vaine:
Présenté par l'Amour on le reçut sans peine.
Que dis-je? on eut bien du plaisir.
Familiarisée avec son air farouche,
Glicère ouvrit l'œil, l'oreille, la bouche,
Le cœur enfin, ce cœur d'où sortoit un soupir
Que Cupidon savoit bien recueillir.
On devoit épouser monseigneur de Cythère,
On nommoit Cupidon le cher petit beau-frère,
Et vous verrez qu'il sera le mari.
Il plaisoit pour le moins autant que l'Amour même,
Es sitôt qu'il se vit chéri,
Il voulut régner seul en monarque suprême.
La jeune Glicère après tout
Eût voulu conserver les deux amans ensemble:
L'un d'eux disoit tout d'or, l'autre prouvoit beaucoup.
Et c'est bien doux quand on rassemble
Le sentiment, l'amour et la preuve sur-tout.

Hélas ! voici la fin de votre belle histoire,
Pleurez, Glicère, pour toujours,
La fuite de vos jolis jours ;
C'est bien assez pour votre gloire
D'avoir enchaîné deux amours.
Entre les deux amans il s'élève une guerre ;
Plus de fraternité, plus de douce amitié ;
O mes amis, croiriez-vous que Glicère
Y contribua de moitié ?
En vain le tendre dieu de l'ame
Voulut rallumer son flambeau ;
Le dieu des sens en éteignit la flamme,
Il lui déchira son bandeau ;
Et tout dieu qu'il étoit, il l'eût mis au tombeau,
Pour peu que l'eût voulu madame.
Dès ce jour délogea l'escorte
Des ris, des jeux, des soupirs, des attraits ;
Et comme le plus fort, sans honte et sans regrets,
Le brutal Cupidon mit son frère à la porte.
Mesdames, Cupidon s'en fut bientôt après.

L'AIGLE
ET
LE SERPENT.
FABLE.

Un aigle avoit quitté le séjour du tonnerre ;
Modestement il marchoit sur la terre.
A peine y marche-t-il, qu'il rencontre un serpent.
Aussi-tôt l'animal rampant,
Au favori des dieux veut déclarer la guerre.
Déjà le reptile insolent,
Bouffi d'envie et de colère,
Se dresse sur sa queue et s'élance en sifflant.
Le roi du peuple volatile
Peut se venger : mais d'un air dédaigneux,
Il prend un vol sublime et se perd dans les cieux,
Où ne peut s'élever le regard du reptile.

LA DOULEUR
ET
L'ENNUI.
FABLE.

MOURANT de faim, un pauvre se plaignoit ;
Rassasié de tout, un riche s'ennuyoit.
Qui des deux souffroit davantage ?
Ecoutez sur ce point la maxime d'un sage :
De la douleur et de l'ennui
Connoissez-bien la différence :
L'ennui ne laisse plus de desirs après-lui,
Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.

LE RUISSEAU.

FABLE.

Dans la plus belle des prairies,
Le plus beau des ruisseaux couloit paisiblement;
Sur ses rives toujours fleuries
Les zéphyrs amoureux se berçoient mollement.
Dans le miroir de son onde argentée,
On admiroit des cieux l'image répétée;
Enfin son crystal toujours pur
Lui fit donner le nom d'Azur.
Il eût en vain couru jusqu'au bout de la terre,
Qu'il n'eût jamais trouvé de séjour plus charmant;
Aussi demeura-t-il dans ce lieu solitaire,
Qu'il ne quitta pas d'un moment.
Notre gentil Azur, toujours pur et tranquille,
Caressant tour-à tour l'œil, l'oreille et le goût,
Circuloit, serpentoit dans ce charmant asyle;
Et seul en ce séjour il s'y trouvoit par-tout.

Or il apprit qu'une grande rivière,
Non loin de lui rouloit son onde altière.
Ciel ! le voilà jaloux ! adieu tout son repos.
Funeste ambition ! Crédules que nous sommes,
Que tu nous a causé de maux !
Tu viens de corrompre les hommes,
Tu vas corrompre les ruisseaux.
Flatteuse et terrible nouvelle !
De notre ambitieux déjà l'onde étincelle ;
Il s'agite, il se gonfle, il veut franchir ses bords
Pour braver un rival qui rit de ses efforts,
Qui ne le connoît pas peut être.
Azur, mon cher Azur, ton sort étoit si beau !
Pourquoi vas-tu chercher un maître ?
Il foule sans pitié les fleurs qu'il a fait naître
Pour arriver à son tombeau.
Il se presse, il l'atteint, il y mêle son eau,
Qui s'y perd bientôt toute entière.
Qu'arriva-t-il ? chacun parla de la rivière,
Mais on oublia le ruisseau.

LE TEMS
ET
LE JEUNE HOMME.
FABLE.

Un vieillard, armé d'une faulx,
Portant des aîles à son dos,
Alloit fauchant les parterres de Flore.
Une rose venoit d'éclore,
Il la coupa. Dieux! lui dit un Zéphyr;
Cruel! peux-tu bien sans frémir,
Ravir à mon amour la rose que j'adore?
Je venois de l'épanouir
Pour en faire hommage à l'Aurore.
Elle n'est plus! que vais-je devenir?
Elle n'est plus! hélas! si jeune encore....
De tout anéantir si la soif te dévore,
Appesantis ton inflexible bras

Sur ces fleurs sans parfum, sur ces roses fanées,
Filles de Flore abandonnées,
Qui vont mourir demain, et qu'on ne plaindra pas.
Mais respecte du moins la jeunesse et les charmes...
Tais-toi, lui dit le Tems, je sais ce que je fais :
De cette fleur qui te coûte des larmes,
Un jour de plus eût fané les attraits ;
Alors elle eût péri sans te causer d'alarmes,
Sans emporter un seul de tes regrets.
Plus heureuse cent fois, elle meurt regrettée.
Au milieu d'un beau jour, dans la nuit emportée,
Cette fleur à tes yeux sans cesse s'offrira ;
Quand tu seras même infidèle,
Tu surprendras ton cœur à soupirer pour elle ;
A ce doux souvenir, il s'épanouira,
Et tu diras : Elle fut toujours belle.

L'AMOUR
ET
L'HYMEN.

FABLE.

Las de voir usurper ses droits,
L'Hymen se plaignoit à sa mère
Des larcins que l'Amour son frère
Lui faisoit à titre d'exploits.
Je vois, dit-il, à ma puissance
Se dérober tous mes sujets :
L'Amour a-t-il donc tant d'attraits ?
Ou qu'ai-je fait qui les offense ?
Bientôt à cet usurpateur,
Forcé d'abandonner l'empire,
Je vais fuir, et pour son malheur,
Lui laisser le pouvoir de nuire,
Qui semble faire son bonheur.
Du bonheur, lui répond sa mère,
La défiance est le tombeau ;
Pour être heureux comme ton frère,
Il faut en avoir le bandeau.

LE FAUX CALCUL.

De crainte de l'inconstance,
Lison fit choix d'un magot,
Dans la frivole espérance
Qu'un amoureux laid et sot,
Rebuté de chaque belle,
Et trop heureux de son lot,
Lui seroit toujours fidèle.
Hélas! vaine illusion!
Thersite, en quittant Lison,
Fit voir à la pauvre fille,
Que la plus laide chenille
Devient un jour papillon.

FIN.

TABLE DES POÉSIES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

L'HERMITAGE, *Idylle.* pag. 1
Chanson. 8
A Rose. 10
Epigramme. 11
Quatrain. *id.*
L'Amour-Propre et la Modestie, *Fable.* 12
Romance. 13
Le Songe des deux Bergers, *Fable.* 14
Quatrain. 15
L'Origine du Drame. 16
Romance. 18
Quatrain. 19
A celle qui s'y reconnoîtra. 20
Les Adieux, *Romance.* 22
Lise, ou le Petit Roman. 24
Pour Elle, *Romance.* 26
Le Ménage troublé, *Fable.* 28

Romance. 30
Mes Regrets, *Stances.* 32
Quatrain. 35
Le Baiser, *Romance.* 36
Quatrain. 38
L'Origine du Mal. 39
Un Premier Amour, *Romance.* 43
Paris détruit, *Idylle.* 46
La Semaine. 50
Les Adieux, *Romance.* 51
L'histoire du Luxe. 53
L'Absence, *Romance.* 54
L'Idole du Siècle. 56
L'Erreur et la Vérité, *Fable.* 57
A Lise. 60
Le Pilote et les Matelots, *Fable.* 61
Chanson. 64
Le Provincial à Paris, *Stances.* 66
La Rose et l'Immortelle, *Fable.* 68
Le Tombeau, *Romance.* 70
Quatrain. 72
Mon Bonheur. 73

Triolet. 75
Le Singe et le Bœuf, *Fable.* 76
Aux Femmes. 77
La Mort, *Stances.* 78
La Fausseté, *Conte.* 82
La Soirée d'Eté, *Idylle.* 85
La Rose et le Bouton, *Fable.* 89
La Nouveauté, *Fable.* 91
L'Orage. 92
Epitaphe d'un Enfant mort au berceau. 94
L'Homme qui court après le Bonheur, *Fable.* 95
Bonheur et Malheur, *Conte.* 98
La Vie et la Mort de l'Amour, *Fable.* 101
Distique sur l'Histoire ancienne. 105
L'OEil et l'Oreille, *Fable.* 106
Le Miroir et le Portrait, *Fable.* 108
L'Automne et le Printems, *Fable.* 110
Thémis, l'Amour et la Raison, *Fable.* 111
Stances à l'Espérance. 114
Elégie. 116
Epître à ma Cruelle. 119

Les Trois Ages de l'Amour. 124
L'Amour et Cupidon, *Conte.* 125
L'Aigle et le Serpent, *Fable.* 129
La Douleur et l'Ennui, *Fable.* 130
Le Ruisseau, *Fable.* 131
Le Tems et le Jeune Homme, *Fable.* 133
L'Amour et l'Hymen, *Fable.* 135
Le Faux Calcul. 136

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

M. Levenhaupt visita d'a-
ête du jeune homme avec
uiétude qu'il ne jugea devoir
er ; mais il reconnut qu'il
ucun membre rompu ; et
étoit forcé d'attendre quel-
pour pouvoir s'éclaircir de la
danger que pouvoit faire
a contusion, tout ce qu'il put
de transporter son fils à la
l'aide du paysan amené par
Pendant qu'on le transportoit
ement, M. Levenhaupt en-
dora et Catherine au-devant,
parer la mère au terrible
qu'elle alloit avoir. Elle étoit

fo çoit de défendre d'un entier abattement, les habitans du village, confié à ses soins. Il leur enseignoit à cacher leurs provisions dans le sein de la terre qui, en l'absence du soldat, leur donnoit ainsi une double moisson, et à braver les recherches des brigands enrégimentés, et les rigueurs des hivers.

Il y avoit environ trois ans que les généreux bienfaiteurs de la veuve Rubenski lui avoient donné leurs premiers secours, et le fonds laissé au bon ministre pour cet usage, étoit bientôt épuisé, mais la bonté de son cœur ne l'étoit pas. La volonté du ciel ayant diminué sa famille, il étoit